

XYZ. La revue de la nouvelle



La ficelle

Geneviève De Celles

Numéro 42, été 1995

Nouvelles chinoises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Celles, G. (1995). La ficelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 73–81.

La ficelle

Geneviève De Celles

à Pascale

En juin dernier, j'arpentais chaque jour les sentiers du parc Saint-Christophe : ma nouvelle condition l'exigeait. Un matin, j'ai aperçu des enfants qui dansaient à la corde. « L'horloge de mon grand-père sonne... un coup... deux coups... » Ma mémoire n'a fait qu'un bond : j'ai retrouvé la ruelle de mon enfance, la légèreté des gestes et des mots, et une balançoire en liberté. Tout m'était facile en ce temps-là. Alors que maintenant.

Je déambulais d'un pas prudent. Mon regard, alerte, courait sur les pelouses. Une voix murmurait en moi : « *je marche à côté d'une joie...* » Soudain, du bout des doigts, j'ai détecté dans la poche de mon veston la présence d'un corps étranger : une ficelle s'enchevêtrait à mon trousseau de clés. D'où pouvait-elle venir ? J'ai rebroussé le cours du temps. La veille, quelques courses, des colis, l'anniversaire de ma petite chérie. Quand l'aurais-je mise dans ma poche ? Avant-hier ? Ma main, dans le noir, tentait de délier mes clés. Comment avais-je pu agir, bouger, parler (un tant soit peu), et ne plus pouvoir rien retracer ? !

Des cris sont venus me sortir du sombre labyrinthe de mes pensées. Des enfants ligotaient un des leurs au tronc d'un grand chêne. J'ai repensé à *L'homme qui plantait des arbres*, aux collines de Giono, aux dessins de Frédéric Bach. J'ai cru entendre la voix de Philippe Noiret. J'ai chaviré d'envie. J'ai divagué. *Je suis Ulysse... corps ficelé, gestes réduits, gorge nouée... sans cesse je rêve d'Ithaque... est-il un vent qui saura me guider ?* J'étais songeur. L'enfant que l'on avait attaché à un arbre retrouverait bientôt le

temps béni des mouvements joyeux, le temps ravi de l'insouciant aisance. Alors que moi.

Je me promenais. Lentement. J'ai ramassé un caillou de belle teinte, la ficelle est tombée. Elle était rouge. Comme une petite veine. Nouveau dédale de questions. « Lundi ? À moins que... ou bien... » L'énigme de la ficelle venue je ne sais d'où restait entière. Pour m'en divertir, je me suis adressé silencieusement à d'invisibles auditeurs : « *Je vous propose Schumann : Scènes d'enfants, une œuvre qui...* » Je me promenais. Nostalgique.

Au détour d'un sentier, j'ai consulté ma montre. Onze heures trente. J'ai pris le chemin du retour. Des enfants s'approprièrent à faire lever des cerfs-volants. Le temps de regarder ces fragiles losanges courtiser le ciel, je me suis assis sur un banc près de la fontaine ; elle projetait gouttelettes et arc-en-ciel. Je réfléchissais. « Lundi, il a plu. Dimanche ? » Le fil du temps dans ma mémoire se faisait de plus en plus ténu. Ma rêverie s'est embrumée. *Vague dérive et détresse océane... nausées de vivre et terreurs gigognes... vaisseaux crevés, cerveau lié, œil de cyclone et plus personne... où sont allés les mots, nacelles et radeaux ?*

Un oiseau de soie s'est élevé. Le vent répondait bien, la corde s'est tendue. Le regard de l'enfant au ciel était ancré. J'ai repris ma route en compagnie de Tournier et de son livre *Les limbes du Pacifique*. Je retrouvais Vendredi, qui fait de la mort d'un bouc, la naissance d'un tissu volant. J'entendais sa harpe éolienne. Robinson le cérébral naufragé accède à son horizon solaire. Je me suis représenté, ému, la scène ultime du récit : un moussaillon adopte l'insulaire. L'adulte et l'enfant se tiennent la main ; ils regardent au loin. C'est le début d'une autre histoire.

J'ai traversé le terrain de jeux. Des enfants se balançaient. Leurs mains empoignaient les cordes. Pour perpétuer le mouvement, ils contractaient puis déployaient leurs corps. Jusqu'au vertige. Mon cœur tremblait. *Espace et fragilité... silence, tonnerre, douleur et confusion... dans quel abîme s'est engloutie ma voix ?* J'ai cherché auprès de Prévert une note d'espoir ; je me récitais quelques mots de secours : « *dans le silence de cette fête...*

j'ai entendu ta voix heureuse... déchirée et fragile infantine et désolée venant de loin et qui m'appelait... »

Au sommet d'une arcade, d'autres jeunes s'aventuraient, vacillants, sur une étroite voie céleste. *Traversée sidérale et vigilante tension... des pas, des gestes... bras en croix, bouche ouverte... audace et tremblements... palpitante ferveur et fierté solitaire.* J'ai repensé au cirque. Un funambule et sa corde raide. Le public, fébrile. Une équivoque frayeur teintée de plaisir. J'ai revu le filet rouge sous les pas du héros. Et non loin sur la piste, l'avaleur de sabres. Une gorge. Des armes. J'ai déliré. *Je suis Cyrano de Bergerac... duel et panache... mains habiles et pieds de nez... entre le verbe et la chair, je m'amuse et je m'enflamme... entre une péninsule et son contraire, je louvoie... en pleine rouge mer, je me noie... on me coupe la parole, quelle sera donc ma voie ?* Moi qui marchais sur les mots. Moi qui n'avais de survie que sur le fil d'une phrase, en pleine nuit. Sous le chapiteau, en ce temps-là, je commentais allègrement les numéros. Mais un soir d'apocalypse, le plus brutal des rideaux noirs est tombé. Depuis lors, je reprends à mon compte les mots du poète, *« j'erre aux confins de ma vie... j'erre entre vos dire... j'erre pour ne pas mourir ».*

Jun. Fin de matinée. J'attends au feu rouge. Rouge comme la ficelle. D'où peut-elle bien venir? Rue Orléans. Des boutiques. Dans la vitrine de la librairie, des albums et des jeux. Lucky Luke, champion du lasso. Tarzan et sa liane icarienne. Guillaume Tell; son arc met en joue les aubes d'un petit virevent couleur de papillon. « Ma pichounette l'aimerait sûrement. »

Je suis entré. J'ai ressenti la joie d'être entouré par tant de livres, par tant de signes que je sais encore très bien saisir. J'ai aperçu *Les mots* de Sartre. J'en ai lu quelques lignes: *« il m'arrive de me demander... si je n'ai pas consommé tant de jours et tant de nuits, couvert tant de feuillettes de mon encre... dans l'unique et fol espoir de plaire à mon grand-père ».* J'ai aussi vu un livre au sujet de Marceau, ensorceleur du silence. Qui maîtrise plusieurs langues, dit-on, et fait pourtant métier de mime. Je méditais.

J'ai vu une œuvre de Borges. Mon esprit s'est emballé. *Bibliothèque circulaire et brutale cécité... musique pastorale et absurde surdité... rêves éventrés... où donc se cachent les voyelles, les miennes et celles de Rimbaud... quel est l'infâme pirate qui m'a volé les consonnes ?*

Je voudrais être Ali Baba, détenir le pouvoir des mots. Ou mieux encore, être Aladin, contenir la magie des choses. À mes plus doux désirs, mes lèvres ne répondent plus. En quelles ruines jugulaires pourrai-je m'habiter ? Qui me dira où sont allés les sons, ces ondes qu'autrefois je savais mettre en gerbes et couronnes ? À vouloir dire tout bonnement *il était une fois*, ma langue se fourvoie. Est-il un truchement divin qui puisse me sauver ?

Sur un présentoir, un titre comme un aimant est venu me chercher : *Le nom sur le bout de la langue*. C'était un petit livre. Blanc. Alors que je l'apprivoisais du regard et des doigts, le libraire s'est approché : « Monsieur, puis-je vous aider ? » D'un geste, j'ai manifesté mon intention d'acheter ce livre que ma main retenait déjà avec affection. Puis, j'ai demandé, non sans quelques difficultés, le jouet que je voulais offrir. Un commis a déposé le minuscule vire-vent dans une boîte qu'il a ensuite placée dans un sac. En sortant, j'ai mis mon colis surprise dans ma poche. Avec le rouleau de ficelle rouge. Comment était-elle arrivée là ? Je ne le savais toujours pas.

J'ai fait une pause sur un banc public. Une chenille, entre bois et ciment, se préparait une autre vie. En voyant son cocon, il m'est venu à l'esprit d'utiliser la petite corde rouge pour ficeler mon présent. J'en ai fait une chrysalide habile à défier le temps. Quelques minutes plus tard, je parvenais à la ruelle située derrière la résidence de mon fils. Une demeure qui jadis fut la mienne, mais qui ne m'est plus qu'un lieu de convalescence. D'un morceau d'asphalte, entre clôtures, poubelles et cordages, les enfants s'étaient fait un tableau ; ils s'adonnaient à une joyeuse *partie de bonhomme pendu*. Sur le pavé noir, le graphisme d'une potence et quelques tirets. Comme des cailloux blancs. Comme

un sentier pour la parole. J'ai observé les enfants. Qui demandaient : « un d ? ... un s ? ... r ? ». Qui osaient : « ... radeau ! ... bateau ? cadeau ? ». Fallait-il donner sa langue au chat ?

Je me suis approché. Alors, ma douce enfant a levé les yeux : « Grand-papa ! As-tu trouvé ma surprise ? » Pour un instant, pour une éternité, j'ai cru être muet. Tout à coup, l'espace d'un miracle, la voix m'est revenue : « Oui... petite Ariane. »

Les enfants ont formé une ronde autour de moi : je me suis vu au cœur de *La joie de vivre* de Matisse. Son noble visage m'est apparu. Je me suis rappelé qu'alors qu'il redoutait une cécité prochaine, il s'était appliqué à apprendre le violon. Pour se donner un autre monde, au cas où il perdrait celui des formes et des couleurs. Il s'esquissait une autre vie.

L'angélus a sonné. Au jeu du souvenir, je me suis fait enfant de chœur. *Je m'enlace à une corde... vibrations soudaines et percussion divine... jour de fête et jour de deuil... tous les sons me sont sacrés.* J'ai retrouvé le corridor de mon enfance. La grande horloge. Les mains de mon grand-père. Elles soutiraient le poids du cuivre, puisaient en pleine éternité et remontaient à la surface quelques trajets pour nos rêves, quelques siècles pour nos nuits.

Béatrice et moi, nous nous sommes dirigés vers le balcon. Sur le banc-balançoire qui nous est un navire, nous nous sommes installés pour notre causerie quotidienne. Elle est, nous dit-on, de la plus haute importance. « Grand-papa, raconte-moi ton histoire d'aujourd'hui ! » J'avais l'esprit chagrin. Où donc s'en est allée ma voix ? Ma voix au timbre chaud. Ma voix bien placée dans le masque. Ma voix à laquelle j'ai consacré chaque jour pendant des décennies, de patients exercices. Ma voix, clé de voûte de ma profession, inestimable atout de ma vie intime. Ma voix. Ma fière élocution. J'en maîtrisais le flot, j'en rythmais la ferveur. Ne me reste-t-il qu'incertitude et bégaiement ? Mes cordes vocales s'étranglent. Où est passé le temps où je prenais le large sur l'océan des mots ? Me voilà craintif comme un petit navire qui n'a *ja-ja-ja-mais navigué*.

« Grand-papa, c'est l'heure de l'histoire! » a insisté Béatrice. Alors William Rope, le comédien déchu, a rassemblé tout son courage. Et Dieu qu'il en fallait! Car c'est miette par miette, une syllabe à la fois, que j'arrache maintenant les bribes d'un récit aux abîmes de l'aphasie.

La veille, j'avais cherché *Le petit Chaperon rouge*. « La b...ottine... la bobine... et la che...fillette... Grand-mère, que tu as de grands...zeu...jeux...yeux. » Grand dieu! Moi qui sur scène, jadis, déclamaï Shakespeare et Molière... chercher ainsi le moindre son. Moi qui, à la radio, commentais livres et concerts... trébucher sur des mots aussi simples. Quel sinistre! Dans mon cerveau, une mutinerie. Dévastatrice. Dans ma gorge, une tour de Babel. Revivrais-je le temps des cailloux dans la bouche?! Quand Béatrice était retournée auprès de ses amis enjoués, je m'étais offert un fragment du paradis perdu: je m'étais imaginé dans le studio. Le casque d'écoute. Les tables tournantes. Le micro. « *Chères auditrices, chers auditeurs, c'est avec plaisir que j'ai préparé pour vous l'émission EN GERBE. Je vous offre la voix sans pareille de Gérard Philipe. Voici Les deux pigeons de Jean de Lafontaine.* » J'avais repensé à mes collègues. Mes yeux s'étaient embués. C'était la veille.

Le jour de la ficelle, je me le rappelle bien, Béatrice a dit: « *Le petit Poucet, veux-tu, grand-papa?* » J'ai osé: « Il était... u...ne fois, un p...petit ga...rrçon. » Une phrase à la fois, j'ai extirpé de ma bouche le fil conducteur de l'histoire. La forêt m'est revenue. Puis la nuit. J'ai craint de ne pouvoir retrouver le *ch...cheval*. « Grand-papa, je pense que c'était *che-min...* — *Chemin...*! je cherche le m... mot *chemin*! — C'est pas grave, grand-papa. Avec nos histoires et avec les cailloux blancs, on va le retrouver. »

Elle m'offrait un regard noyé de tendresse. Une passerelle. J'ai poursuivi. Maintes fois, les mots se sont embrouillés. En tout temps, désormais, j'ai le larynx comme un tunnel à l'heure de pointe. Préfixes et suffixes me sont de douloureux pare-chocs. Moi qui jadis faisais jaillir ruisseaux et fleuves de paroles,

moi qui parfois savais me faire Niagara, voilà que m'échappe un simple mot comme rivière. Maudit soit ce Boileau qui prétendit que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. Que savait-il des brouillons et des brouillards, des idées prisonnières de leur crâne et des mots qui s'embouteillent ? Que savait-il d'une pensée subitement captive, impuissante à se dire en formules légères, incapable de se donner des ailes pour rejoindre autrui par delà les cages thoraciques ?

Mais il y avait le fragile sourire de Béatrice. Elle me l'offrait, comme une transfusion. « Le petit P... Pou... Poucet voit une lu... une lu... mière. — C'est ça ! Continue ! » J'ai imploré : « *Sois sage ô ma Douleur.* » Et j'ai balbutié la suite de ce conte terrifiant. Lorsqu'après bien des efforts, le petit Poucet a eu raison de l'ogre, Béatrice et moi avons versé quelques larmes. De joie. Pour les héros de l'histoire et sur nous-mêmes. C'est alors que ma petite est venue déposer son secret au creux de mon oreille : « Grand-papa... la ficelle rouge... c'était pour que tu n'oublies pas notre rendez-vous. »

Je nous revois comme si c'était hier. Je lui ai offert mon présent. Pour le recevoir, elle a donné à ses mains la forme d'un nid. Un silence tout en volutes nous enveloppait. Dans l'aventure de vivre, qui saurait dire lequel de nous deux est premier de cordée ?

Je la revois caressant des yeux le mystère du colis ficelé de rouge. Soupesant d'une main, puis de l'autre, la petite momie qu'elle savait contenir une joie. Quant à moi, j'ai entrouvert mon livre de Quignard ; j'ai puisé au hasard de ses pages. « *C'est du langage lui-même que le locuteur se découvre subitement sevré... Et c'est quand le tout du langage tourne court... que le mot vrai peut surgir... C'est le mot retrouvé qui est le sésame...* »

Du coin de l'œil, je regardais Béatrice. Elle avait libéré le petit sac de ses entraves. Elle a voulu retourner, à mon insu, la ficelle dans la poche de mon veston. Je faisais semblant de ne rien voir et elle faisait semblant de me croire. Mais en découvrant le caillou que j'avais cueilli au parc, elle a mis tout en oubli

qu'elle se voulait clandestine ! « Me le prêtes-tu pour demain ? Je jouerais à la marelle avec mes amis. » La petite pierre reposait dans sa paume, toute veinée de rose. Je l'ai glissée dans la poche de sa salopette. Ma petite chérie est retournée joyeuse au mystère du petit sac ; moi j'ai rouvert mon livre source. « *Comment répondre à l'énigme... ? En ayant le temps du retour pour chaque mot qui est sur le bout de la langue devenu bout de papier : c'est écrire... Écrire, c'est entendre la voix perdue... C'est rechercher le langage dans le langage perdu.* »

J'ai refermé le livre. Le sac avait accouché de sa petite boîte blanche. Béatrice a soulevé le couvercle. Devant le jouet aux hélices diaprées, je l'ai vue bouche bée. Elle était si émerveillée qu'elle ne trouvait pas les mots pour le dire. Elle s'est soulevée et elle a noué ses bras de velours autour de mon cou. Quelques secondes plus tard, elle amorçait, d'un souffle tendre, le mouvement giratoire de sa petite rosace éolienne et contemplait l'éternel retour de l'espace et du temps. J'étais à la recherche du mien. Je me suis baladé dans mes galeries imaginaires. *Grande noirceur et refus global... prisme d'yeux et voyelles couleur... mémoire, immensité, et blancheur... jeux de ficelle et jeux de gorge... plaisir et mystère... entre les doigts... constellations et paumes célestes... mémoire et blancheur.* Je revoyais des œuvres esquimaudes et des figures de ficelle. Ayarausec. J'ai repensé à Riopelle. En entrevue. Qui parlait d'une petite-Julie et de ses jeux de ficelle. Tendresse et mystère. Je caressais des doigts mon nouveau livre repère. Les légers sillons de sa blanche couverture. J'ai choisi le champ d'honneur et le geste auguste de renaître. En liberté. Je me suis efforcé de retracer des noms de créateurs qui sous mes pas effrayés placent le filet de leurs mots, de leurs musiques, de leurs figures. L'énigme de mon être trouvait résolution : parler peu (puisque les sons me font faux bond) ; mais ne pas me taire. Écrire.

Écrire que je nous revois, tendres complices dans notre arche fragile. Nos mains se touchent sur le bois sombre ; tout près d'une forme blanche débordante de possibles et recelant un

fond d'espoir. Le vire-vent nous fait signe. Nos voix s'élèvent :
« *Partons, la mer est belle.* »

À la montre de mon grand-père, il est une heure moins cinq.

Demain, pour une enfant, tout autant que pour moi, je m'appliquerai à prononcer des mots. Ceux de la joie d'Alice au pays du temps perdu*.

* NDLA : Cordiales redevances aux créateurs évoqués dans ce texte et particulièrement aux auteurs cités : Saint-Denys Garneau, Jacques Prévert, Roland Giguère, Jean-Paul Sartre, Charles Baudelaire et Pascal Quignard.